



HAL
open science

La curiosité: morale de la bonne distance

Thibault Vian

► **To cite this version:**

Thibault Vian. La curiosité: morale de la bonne distance. Le Télémaque. Philosophie, Education, Société, 2020, 10.3917/tele.058.0031 . hal-03274240

HAL Id: hal-03274240

<https://hal.science/hal-03274240>

Submitted on 8 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

La curiosité : morale de la bonne distance

Thibault Vian, EXPERICE

Résumé : *Cette contribution traite du problème de la curiosité du point de vue de l'éducation et de la morale. La curiosité pose en effet le triple problème de l'intrusion dans la sphère d'autrui, de l'errance dans le sensible et de son rapport à l'orgueil et à notre volonté de savoir. Si elle participe d'une « sortie de soi », elle présente à l'excès une dimension prédatrice qui consiste à dérober les secrets d'autrui. Dans la tradition augustinienne, la critique morale de la curiosité est avant tout une critique de la sensibilité, de la concupiscence de la chair et de l'usage des cinq sens. À cette curiosité indiscreète nous opposons, à travers l'exemple du philosophe-voyageur à Varanasi, en Inde, la curiosité surprise, laquelle participe d'une atmosphère, ou d'une situation, sans appropriation d'un savoir ni irruption dans la sphère de l'autre. Toujours en recherche, elle demeure dans un rapport de bonne distance éthique qui rappelle la médiété aristotélicienne.*

Mots clés : curiosité, morale, éducation, autrui, connaissance, secret.

La notion de curiosité renvoie à une double étymologie : elle provient des mots *curius* et *curia*, que l'on retrouve dans la cure ou dans le terme « curatif ». Elle désigne d'abord une attitude éthique qui vise à prendre soin. Dans la Rome antique, cette notion s'est progressivement rapprochée de celle, péjorative, d'indiscrétion. Le mot latin *curius* qualifie, dès lors, l'espion qui s'intéresse aux affaires des autres, observe ce qui ne le regarde pas, ce qui introduit par-là trois aspects. D'abord, la curiosité n'a plus du tout de visée curative, elle consiste en l'appropriation d'un savoir sur l'autre (destiné à rester caché à la connaissance du curieux). Elle a rapport au secret que l'on dérobe, qu'il s'agisse de la sphère privée ou d'une affaire d'État. Aussi renvoie-t-elle à deux espèces de problème : le premier portant sur les conséquences de la curiosité, qui peut amener à révéler au grand jour des informations délicates. Elle pose un problème de confiance autant que de conscience : la curiosité fait en second lieu irruption dans la sphère de l'autre, pouvant à l'extrême violer son intimité. Elle est immorale en ce sens qu'elle porte atteinte à la propriété d'autrui ; le jeune curieux pose trop de questions, cherchant à savoir à tout prix. Aussi remet-elle en cause la distance morale entre les êtres ; elle s'introduit, s'immisce dans l'altérité comme si elle voulait lui arracher quelque chose. Être sous le regard curieux d'autrui, c'est se sentir potentiellement jugé, en tant qu'objet de cette curiosité impérieuse et souvent prédatrice. Au Guatemala, le curieux qui s'interpose dans une conversation est qualifié négativement de *shute*, expression que l'on peut traduire par fouine, celui qui fourre son nez dans ce vis-à-vis de quoi il aurait dû garder un rapport d'extériorité. Vécue comme une forme discrète d'intrusion à l'égard de l'autre, la curiosité consiste donc en une sortie de soi, un mouvement d'ouverture qui rappelle l'une des étymologies du concept d'éducation : *educere*, sortir de soi. Ainsi, la cure à l'égard d'autrui (d'où s'origine la notion de curiosité) peut à rebours être comprise comme une forme de promiscuité : la curiosité pour être curative se veut également intrusive. C'est son ambivalence. Comment la curiosité peut-elle consister en une sortie de soi tout en se préservant d'intenter à l'intimité d'autrui ?

La dimension morale de la curiosité se double d'un élan de connaissance du monde. Dès lors qu'elle nous donne des ailes, la curiosité nous porte vers la Nature, ses étrangetés et ses richesses, mais aussi vers la nature humaine que l'on aspire à connaître jusque dans ses contradictions. Aussi l'esprit curieux désigne-t-il une attention soutenue portée sur les êtres et les choses, c'est une puissance d'étonnement qui est à la source de tout esprit scientifique. Ne pas se contenter, passivement, de subir les phénomènes du monde mais chercher à en comprendre les causes. La curiosité nous élève, dans une philosophie spinoziste, au-delà du premier genre de connaissance pour saisir les rapports différentiels entre les différents modes de la substance. C'est pourquoi elle met le sujet en quête de connaissances : elle est chercheuse, interrogatrice ; la curiosité apparaît comme médiatrice entre le sujet et le monde. La question se pose alors : la recherche de la vérité, dont la curiosité est l'étincelle, comporte-t-elle une dimension morale ? Dois-je rechercher et transmettre la vérité, quitte à m'efforcer, tel le philosophe platonicien dans le livre VII de la *République*, de retourner dans la Caverne à la rencontre des prisonniers, qui n'ont pas accès à la vraie nature des choses ? Si la curiosité renvoie à notre condition d'homme, c'est parce qu'elle traduit un effort, une tension, un intérêt pour le monde et pour les autres. C'est pourquoi elle rend possible cette sortie de soi, contre la suffisance de l'ego qui n'aurait à faire qu'à lui-même. Certes, la morale suppose la dimension de l'agir alors que la curiosité cherche à connaître, mais s'intéresser aux autres et au monde est la condition nécessaire bien que non suffisante de l'action morale.

L'on peut encore dégager, dans cette perspective, une puissance proprement morale de la curiosité qui consiste à élever l'homme au-delà de la simple soumission à la nature : par sa compréhension, l'homme acquiert sinon une quiétude, du moins une maîtrise partielle de cette nature. En cela, elle est sœur de l'éducation parce qu'elle enrichit le sujet, lui permettant d'aller au-delà de la simple réceptivité des impressions sensibles. Transition entre l'enfance qui questionne le monde et l'adulte qui jouit d'une certaine expérience de ce monde, la curiosité est à la fois pouvoir de connaître et d'agir sur les choses. Le problème de la curiosité est aussi celui d'un certain rapport à l'inconnu : réduire la complexité de ce qui excède nos cadres de compréhension à ce qui nous est paradoxalement le plus familier. Même démarche dans le rapport à l'autre : ce que l'on craint, quand l'homme curieux s'intéresse de trop près à nos affaires, c'est moins ce qu'il pourrait trouver que ce qu'il pourrait imaginer : la curiosité fait intervenir le jeu de l'interprétation qui est propre au sujet même. Si la curiosité relève, ainsi, de la visée d'une conscience portée au-delà d'elle-même, elle est aussi donation de sens, elle n'aspire pas seulement à s'accaparer un savoir, mais porte quelque chose du sujet qui interprète le monde et le déchiffre à sa manière. À l'extrême, les explorateurs et les philosophes s'en vont par le monde pour retrouver l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, et chemin faisant vérifier des intuitions.

Si la curiosité est l'étincelle du « savanturier » qui apprend à lire dans le Grand Livre du Monde, elle possède enfin une puissance contemplative qui consiste à apprécier, mieux, à admirer la grandeur de la Nature. La curiosité chez les enfants est la chose du monde la mieux partagée, comme si elle permettait une relation privilégiée entre la nature humaine (l'enfant est naturellement curieux) et la beauté de la Nature : celle-ci a donné à l'homme cet esprit curieux qui permet d'en contempler les ouvrages. La curiosité humaine est un présent de la nature que celle-ci a semé en chacun de nous, elle a rapport au sublime, non plus seulement à ce qui nous élève (par la connaissance) mais à ce qui nous dépasse. C'est la curiosité esthétique, qui nous bouleverse comme si elle nous dévoilait quelque chose de l'ordre du secret, ou du mystère. Ce n'est pas tant l'espion mais l'esthète face au grand tremblement du monde. Être curieux, c'est être en chemin, en voyage, et savoir s'arrêter, ébaubi, ébahi, devant ce qui est précisément en excès et ébranle notre compréhension rationnelle des choses, telles les montagnes sublimes des massifs himalayens du Sikkim et les trois chutes majestueuses du Carbet dans la basse terre de Guadeloupe, *Karukéra* en créole, littéralement « l'île aux belles eaux ». En esprits curieux, c'est la nature qui nous pousse à voyager pour en goûter les charmes et connaître quelque chose de caché et d'éloigné. La beauté de la nature est l'éclat de sa vérité. Ce qui fait lien entre la contemplation esthétique et l'esprit scientifique qui anime le chercheur. « Tout commence par un voyage », écrit l'écrivain-lecteur Alberto Manguel dans son livre précisément intitulé : *De la curiosité*. Celle-ci, en tant que mouvement irrépressible qui projette tout homme depuis sa naissance vers l'inconnu, relève d'une énergie à l'œuvre, l'élan vital. Nomade par essence, elle fait éclore ce pourquoi enfantin qui le pousse à un retour sur soi : « qui suis-je ? », « d'où je viens ? ». Sœur de la folie, la curiosité parfois s'égare, sinon s'aventure sur des terrains interdits. Elle transgresse la morale lorsqu'elle s'intéresse avec délectation aux choses de la sexualité, comme si elle en venait à se nourrir de l'interdit moral ; plus il y a tabou, plus la curiosité est grande. La curiosité sexuelle est toujours alerte et pleine de surprises, elle est une certaine jouissance, à chaque étape de vie renouvelée.

La condamnation de la curiosité, « forme de tentation plus complexe dans ses dangers », trouve son expression la plus radicale au livre X des *Confessions* ; elle découle d'une expression du péché de chair que saint Augustin nomme, après « l'oracle divin », la concupiscence des yeux. La curiosité est fille d'Éros, elle renvoie à la condition charnelle de l'être humain. Elle se porte sur la vanité des choses matérielles qu'elle prend plaisir à connaître, nous détournant de la Cité de Dieu. En ce sens, le voyageur curieux cède à la tentation des fruits de l'arbre de la connaissance. Le voyage horizontal en ce monde, s'il repose « non pas sur une délectation prise dans la chair mais sur une expérience faite par la chair », n'est pas seulement vain par son objet, il relève d'une transgression morale : voyager, c'est caresser la chair du monde, faire l'amour à la nature qui exhibe, par sa nudité sublime, la beauté sauvage de ses grandes œuvres. L'explorateur curieux voyage d'abord dans le fantasme érotique de l'imagination voyageuse, où le sujet et le monde s'entremêlent, s'entrevisagent. Par la suite, on comprend la condamnation du voyage par les pédagogues de Port-Royal tel Saint-Cyran, qui reprennent et transposent la condamnation augustinienne de la curiosité.

Cette répression du désir de savoir est l'un des thèmes décisifs de la seconde partie de *La légitimité des Temps modernes* de Hans Blumenberg, sur la critique chrétienne de la curiosité et sa réhabilitation moderne. La curiosité rejoint ainsi la *libido sciendi* en tant que base de l'orgueil humain ; elle s'intéresse aux choses futiles, mondaines au lieu de porter sa dévotion au Créateur. C'est le fruit d'une conscience puérole. Au contraire l'incuriosité, pour reprendre le mot de Montaigne, est le propre de l'homme dans son humilité, car sœur de l'innocence.

La critique augustinienne de la curiosité renvoie à une critique morale, au fond, de la sensibilité en tant que source de plaisir et moyen d'accès à la connaissance. De nombreuses expressions en langue française font le lien entre les cinq sens et l'action curieuse. L'expression française « ne me regarde pas comme une bête curieuse », tel le Yak observateur sur les chemins de l'Himalaya, traduit l'idée d'être scruté, dévisagé même. Elle est à mettre en relation avec une autre expression, qui a trait à l'objet de la curiosité : « cela ne te regarde pas ». Ainsi le curieux regarde-t-il de trop près cela même qui ne le regarde pas : c'est là rompre le rapport de réciprocité avec les autres. *A contrario*, la situation de l'amante curieuse du garçon qu'elle aime, lui-même curieux de ce que cette fille fait dans la vie, exprime le début d'une histoire d'amitié et peut-être d'amour. La curiosité est partagée, mouvement d'un être vers un autre être ; et dans ce rapport de bienveillance, elle transcende l'ego. Mais c'est un regard, ici, qui va au-delà du sensible, empruntant les yeux du cœur. Sinon le regard outrageusement curieux n'est que simple concupiscence des yeux. L'homme curieux, aussi, « fourre son nez » dans les affaires d'autrui, tel le chien qui renifle les parties intimes des autres ; il prête l'oreille aux on-dit, à l'affût des médisances : en Martinique, les femmes qui manifestent cette curiosité malveillante à l'égard des histoires et des relations d'autrui sont appelées les maquerelles ; leur curiosité consiste non seulement à mettre les autres sur écoute mais surtout à porter un jugement moral sur eux. « Ah, tu sais, cette fille-là sort avec un homme horrible... ». La curiosité mêle l'écoute sélective au jugement de valeur. Elle vise aussi à toucher quelque chose de sensible : tactile, la curiosité fouille dans des dossiers ou dans la vie des gens. D'ailleurs, la dimension du sensible est ici ambiguë. Elle désigne à la fois les cinq sens – et les sensations charnelles qu'ils rendent possibles – mais aussi les affaires sensibles, celles des secrets d'État ou de famille. Ou encore un sujet tabou comme la sexualité, objet privilégié de la curiosité infantile puis adolescente. La curiosité et la morale expriment toutes les deux un rapport à l'interdit : elles portent sur ce qui doit rester caché, comme la pratique sexuelle ou les organes qui s'y rapportent.

Sœur de la tentation, la curiosité renvoie à un rapport intime à soi et aux autres, elle s'intéresse au sexe de l'autre autant qu'au sien, et aux sensations qu'il permet. Allons plus loin : la critique de la curiosité ne porte pas seulement sur son objet, ni sur le fait de voir ou de savoir ce qui est secret, tabou, immoral. La curiosité est vicieuse parce qu'elle avance cachée, elle a à voir avec la dissimulation. D'abord parce qu'elle cherche à percer un secret subreptice ou à observer une scène insolite, ensuite parce que, tel l'enfant qui regarde ses parents faire l'amour par le trou de la serrure, elle est elle-même dissimulée, discrète. Comment réagissent les parents lorsque l'enfant se fait prendre en flagrant délit de voyeurisme ?

L'expression commune : « Petit curieux, va ! » traduit à la fois la surprise des parents et la condamnation du turbulent qui est allé trop loin. L'impératif « va » suggère d'ailleurs l'ordre de retourner à sa place : l'enfant renvoyé dans sa chambre, son espace, son intimité. Dans le jeu du Loup-Garou (jeu de société où s'opposent les villageois préoccupés et les loups-garous qui la nuit viennent les manger), le rôle de la « curieuse » est joué par la petite fille, laquelle espionne au crépuscule les bêtes dangereuses qui menacent son village, mais sans se faire prendre. Sinon elle-même se fait manger. Subreptice, la curiosité relève donc à la fois de la dissimulation du sujet qui cherche à voir et à savoir, et de celle de l'objet secret que l'on découvre chemin faisant. Enfin, l'homme curieux se gave d'informations diverses et parfois gobe tout ce qu'on lui dit : c'est que la curiosité est gourmande dans son excès. Lorsqu'elle œuvre avec mesure, elle se nourrit de trésors de connaissances, dans les livres d'école ou dans le grand livre du monde. Sinon, elle est vorace et toujours inassouvie. La gourmandise, l'oreille dressée, le regard intrusif, le nez qui hume, la main qui fouille, les cinq sens apparaissent comme les vecteurs de cette curiosité sensible que critique saint Augustin car elle éloigne de Dieu et relève, en outre, de la concupiscence de la chair. Trois écueils s'ensuivent alors : d'abord, la curiosité humaine porte sur des objets eux-mêmes sensibles, et sur leur relation causale. Elle présente quelque chose de spontané, qui ne va pas au-delà des apparences. Ensuite, elle tend à réduire, en donnant un sens, l'immensité du monde à l'esprit limité de l'homme, telle la physique classique qui enferme l'œuvre de Dieu dans le formalisme du langage mathématique. Enfin, la curiosité peut traduire, dans son excès, un péché d'orgueil, celui de l'homme qui veut tout savoir.

Fugitive, la curiosité consiste moins à détourner le regard vers ce qui est invisible aux yeux de la chair (Dieu) qu'à épier le monde dans sa superficialité empirique. Lorsqu'elle cherche la cause des phénomènes, elle est oubli de l'Être créateur qui est cause de toute chose. Elle porte son intérêt sur la seule facticité du monde, c'est-à-dire sur une situation possible de l'existant et du monde tel qu'il apparaît du point de vue de cette situation. Elle n'est qu'une vision partielle, une perspective sur le monde, dans sa présence mais aussi dans la contingence de son actualité. C'est pourquoi la curiosité s'avère toujours relative à l'actuel (l'homme curieux se veut « à la page », « au courant »). Palliant l'ennui, elle devient une sorte de divertissement pascalien, ou un délassément qui ne va pas au fond des choses. C'est le cas du voyageur-voyeur qui voit le monde comme un spectacle qui s'offre, nu, dans ses exhibitions. En tant qu'attention dilettante et fugitive portée sur les choses elles-mêmes fugitives, la curiosité reste du côté de l'inauthentique. Dès lors qu'elle n'est pas élective, qu'elle ne s'appuie pas sur une échelle de valeurs préalablement cultivée, la curiosité universelle reste le corrélat d'une indifférence universelle. Si elle est toujours active, comme puissance continue, elle ne se fixe sur aucun objet, faisant devant ses yeux défiler le monde. Que recherche donc la curiosité, en tant qu'elle s'exerce sur une pluralité contingente d'objets ? Telle la pulsion dans la *Métapsychologie* freudienne, elle vise la satisfaction. Mais une satisfaction toujours ponctuelle, reconduite d'objets en objets, *ad infinitum*. En cela, elle est bien sœur du désir, mais sa satisfaction la laisse comme dénuée de sens, presque vide, renaissant toujours d'elle-même, créant une série de présents sans présence.

La valeur morale de la curiosité dépendrait peut-être à la fois du caractère noble de son objet et d'une certaine retenue : la patience nécessaire pour admirer et pour fixer les vertiges, cesser le mouvement incessant de l'esprit à l'affût pour cultiver ce que Thomas d'Aquin nomme, après Augustin, la studiosité (l'application studieuse de l'esprit à un objet qui présente un caractère méritoire). Elle consisterait ainsi en une curiosité nonchalante en tant que pensée toujours en alerte, l'esprit curieux étant d'abord une disponibilité d'esprit. C'est tout le contraire de la curiosité furibonde qui va outre et toujours plus loin dans la connaissance, sans considérer la vraie valeur des choses. Celle qui serait du côté de l'excès, ou encore celle qui consiste à se mêler de ce qui ne nous concerne pas et qui conduit à la malveillance, voire à la suspicion. La curiosité nonchalante se situe à juste distance entre deux écueils : la curiosité qui, errante sinon vagabonde, s'en va courir le monde sans objet véritable et qui, comme une passion papillonnante, butine de fleur en fleur sans jamais en apprécier la saveur. Mais cet écueil est à nuancer, car la curiosité peut consister en une évocation, loin des sphères du quotidien, sans savoir *a priori* ce qu'elle s'en va chercher, comme celle de Nicolas Bouvier dans *L'usage du monde*. Ce qui en fait la valeur est plutôt ce qu'elle en rapporte, et la manière dont précisément elle va faire œuvre. Car la curiosité fructueuse ne vise pas à dérober aux autres des informations, elle est curiosité créatrice, qui transforme par exemple le spectacle grandiose de la nature en une œuvre d'art, une fresque ou une peinture. L'on pense aussi au promeneur qui s'en va flâner dans le monde et transfigure cette curiosité d'esthète en un récit de voyage. C'est encore la curiosité créatrice de l'esprit scientifique qui invente des hypothèses, des théories, des modèles.

Deuxième écueil : la curiosité importune consiste à se mêler des affaires d'autrui, ce qui dérange les autres par l'immixtion dans leur sphère propre. Il s'opère, par-là, une objectivation (au sens de réification) d'autrui où, pour reprendre les termes de la morale kantienne, l'autre n'est plus considéré comme une fin mais comme un simple moyen, pour glaner des informations et le cas échéant en faire usage. Toutefois, cette curiosité téméraire, espiègle pourrait tenir paradoxalement sa valeur morale de son caractère dérangeant : elle bouscule, perturbe et parfois fait peur, et peut par-là contribuer à changer le monde. C'est le cas, sous un certain rapport, des lanceurs d'alertes qui portent leur curiosité jusque dans les secrets d'État les mieux gardés comme les dossiers militaires, ce qui permet de rendre publics des scandales de corruption, des évocations fiscales et des crimes de guerre commis au nom de la paix. En ce sens, la curiosité devient créatrice par la prise de conscience qu'elle suscite ; parfois elle pousse à agir, défiant la toute-puissance de l'État. Elle n'est donc point morale dans sa démarche mais dans sa finalité, qui consiste à arracher une vérité pour demander justice. Elle apparaît alors comme une curiosité en lutte contre un adversaire afin de défendre une cause. Arme politique des dominés contre les dominants, du peuple contre les oligarchies, elle cherche à renverser un pouvoir corrompu autant qu'un rapport de force. Aussi la curiosité peut-elle être morale eu égard à la grandeur de sa finalité.

L'acte curieux s'avère aussi immoral que celui par lequel je cherche à dérober quelque chose à l'autre (immoral par principe), mais sa visée acquiert une dimension morale dans son intention et dans ses résultats (au sens d'une morale des conséquences). Plus on fouille et plus on sent la magouille : ainsi la curiosité inquisitrice peut-elle apparaître en politique ou en justice un mal nécessaire pour mettre une affaire au clair. Elle pénètre dans l'intimité des gens (de pouvoir) tout en restant extérieure à ce qu'elle combat ; elle surprend l'action frauduleuse ou l'information douteuse. Elle surprend, aussi, car elle crée la surprise.

Qu'est-ce encore que la curiosité philosophique, ou curiosité surprise ? La première fois que le voyageur curieux se rend à Varanasi en Inde, la capitale de l'hindouisme, son regard se porte sur les cérémonies pléthoriques au bord de la *Gangā* ; il est littéralement impressionné par la crémation des morts et l'atmosphère spirituelle qui s'en dégage. La curiosité du voyageur-philosophe est à la fois esthétique, ébaubie, contemplative et intellectuelle, en quête de sens. Elle se tient à l'écart sans pour autant relever du simple voyeurisme ; c'est qu'elle pose des questions qui sont des apories, des ébauches ou des balbutiements, sans réponses définitives. Que signifient tous ces Dieux aux têtes curieuses et dont la figure orne les temples ? Pourquoi la crémation des morts ? La curiosité surprise participe à l'atmosphère d'un lieu, elle s'étincelle dans la rencontre avec les autres, mais sans appropriation d'un savoir. Par exemple, l'on serait tenté de comprendre la crémation des morts par la théorie de la réincarnation, centrale dans l'hindouisme. On brûlerait le corps pour libérer une âme, en tant que substance. Mais le voyageur occidental risque de saisir le sens de la ré-incarnation à travers la notion chrétienne d'incarnation (le verbe s'est fait chair) : l'âme qui s'incarnerait dans un corps nouveau. Or le karma de l'hindouisme autant que du bouddhisme n'est pas substance, ni l'ego occidental. Il renvoie à la dimension de l'agir. La vie future dépend des actions méritoires ou au contraire nuisibles de la vie présente.

Or comment penser la vie nouvelle de cet « agir » qui n'est pas un *continuum* ? Comment peut-il accumuler, tel un capital, des mérites ou des lacunes ? Qu'est ce qui va décider, sans un Dieu qui fait figure de juge, de la forme que prendra, dans le cycle infernal des existences, sa vie future ? La curiosité surprise s'en tient à peine à la fulgurance de ces questionnements, formulés dans une langue latine et par-là mal posés sans doute ; elle se heurte à cette désorientation orientale qui nous déstabilise. La curiosité philosophique, ou surprise, est une curiosité qui bute et qui reste intrinsèquement extérieure à son objet. En cela, elle exprime comme dans l'éthique aristotélicienne une bonne distance, juste mesure ou juste milieu, *médiété*, ne restant pas à sa place sans pour autant s'emparer de celle des autres ; par ses interrogations elle fouille, mais sans rien dérober à autrui, elle révèle et se nourrit des étrangetés autant que des extravagances et se distingue, ainsi, de la curiosité prédatrice. Car elle engage un rapport à la fois géographique et moral aux autres, qui est mise en tension, point de culbute, intuition trouble sans intrusion dans l'intime. La curiosité surprise apparaît donc, en tant que curiosité philosophique, comme l'élan qui ouvre à une éducation esthétique, intellectuelle et morale, à cheval entre le Même et l'Autre.

Car si la curiosité n'est pas seulement une façon de voir de façon insistante et indiscreète, voire malsaine, alors elle tient du désir de comprendre et d'embrasser le monde, d'une certaine manière de le prendre en charge, de le débusquer de façon attentionnée autant qu'hallucinée comme une chose infiniment précieuse et néanmoins secrète qui nous concerne, qui nous entraîne, qui nous aiguise corps et esprit et qui nous fait cheminer.

Bibliographie

Augustin, *De vera religione*, XLIX, 1994, dans P. L. XXXIV, coll. 164.

Augustin, *Les Confessions*, Flammarion, 2006.

Blumenberg Hans, *La légitimité des Temps modernes*, Gallimard, 1999.

Bouvier Nicolas, *L'usage du monde*, éditions Zoé, 1999.

Manguel Alberto, *De la curiosité*, Actes Sud, 2015.

Vian Thibault, *L'éducation par le voyage*, L'harmattan, 2019.